

**ÉDITER DES SOURCES ANCIENNES A L'AGE D'INTERNET**  
**POUR DAVID CONTRE GOLIATH — PRESENTATION D'ETUDES-**  
**EPISTEME.ORG ET DE SA BIBLIOTHEQUE D'EDITIONS-TRADUCTIONS**

Line COTTEGNIES  
Université Sorbonne Nouvelle

Avec Tony Gheeraert (Lettres, Univ. de Rouen) nous avons décidé de proposer aujourd'hui une intervention à deux voix pour présenter un petit poucet de l'édition numérique et des choix politiques, éditoriaux et scientifiques qui ont été faits depuis l'origine : Etudes-episteme.org (la revue, mais aussi bien sûr, pour le thème du présent séminaire, son petit corpus d'éditions électroniques – trois parues à ce jour et deux à paraître prochainement, et dont nous espérons bien qu'il est voué à s'enrichir au fil des années). Tony Gheeraert présentera dans un premier temps la revue (qui a eu 10 ans en 2012), dont il est webmestre depuis l'origine, ainsi que sa politique éditoriale.

**I. Histoire d'Etudes-episteme.org et politique éditoriale; les choix techniques. (Tony Gheeraert)**

**II. Quelques réflexions sur l'activité éditoriale et l'internet, retour d'expérience(s)**

**1. Quelques précisions sur la politique éditoriale de EE:**

On voit que, rétrospectivement, les choix d'EE ont été au départ assez novateurs, au vu des développements ultérieurs et de la multiplication des revues en ligne de nos jours:

- **Le choix de l'indépendance**: La revue est gérée par une association Loi 1901 indépendante de l'université et de l'équipe d'accueil dont je dépends; nous avons fait le choix d'une plateforme privée pérenne (abonnement financé par l'association), ce la met à l'abri des aléas des plateformes institutionnelles (qui de toutes façons n'existaient pas en tant que tels lorsque nous avons commencé). Ce choix pourra naturellement être revu en fonction des orientations futures, mais dans l'immédiat nous n'envisageons pas encore de migrer sur revues.org (dont la belle

santé et la masse critique sont pourtant des arguments très convaincants), car le logiciel LODEL nous paraît poser des problèmes de compatibilité avec SPIP, logiciel libre auquel Tony continue de participer et qui est amélioré au fil des années. L'idée est d'utiliser un outil informatique dont l'équipe éditoriale puisse se saisir aisément, car c'est une condition de cette indépendance que nous recherchons (un outil qui se fasse oublier – pour EE, tous les textes sont préparés sous Word, et ne nécessitent qu'un stylage minimal). Quant à CAIRN, même s'il doit être possible d'intégrer la plateforme, nous n'en voyons pas l'intérêt pour l'instant, puisqu'il faudrait payer pour bénéficier de leur service, alors que nous n'avons pas de financement (n'en ayant jamais demandé). Cette solution est commode pour les revues qui ont une double publication (électronique et papier) et qui ont besoin de conserver une barrière mobile, mais notre revue ne coûtant quasiment que notre temps de travail, nous ne sommes pas dans une optique commerciale. C'est la même logique qui nous a poussés à refuser de rejoindre les bouquets payants qui nous ont déjà plusieurs fois contactés, comme EBSCO, notamment. L'association Etudes Episteme est une association Loi 1901 forte d'une vingtaine de membres. Elle réunit une AG annuelle où sont collectées les cotisations (symboliques, elles servent à payer l'abonnement au serveur), élabore la politique éditoriale et le planning des parutions, et permet de se répartir les tâches. La programmation de la revue est indépendante des travaux du séminaire ou des journées d'étude et colloques, mais bien sûr il peut y avoir un lien, bien que ce lien ne soit jamais direct et systématique (nous ne publions jamais d'actes de colloque en tant que tels). En effet, les travaux du séminaire Epistémè (PEARL / PRISMES, EA 4398) ne donnent pas lieu à une publication systématique. Beaucoup fournissent cependant une base pour un travail d'élaboration et de réécritures lorsqu'ils sont dans la thématique dont nous avons programmé qu'elle mènerait à une publication (quelques thématiques passées qui ont mené à des travaux de publication: pastorale, traduction, sciences et littérature, vanités, et actuellement depuis deux ans, curiosité/s), avec à chaque fois des "Call for Papers" complémentaires diffusés largement et donnant lieu à une procédure de sélection et de soumission des contributions au comité éditorial. Il nous arrive aussi parfois, dans ce cadre, de solliciter des contributions. Certains numéros sont en revanche totalement indépendants du séminaire (voir le numéro spécial 21). Enfin, nous sollicitons également des "Editors" extérieurs et leur confions la responsabilité d'un numéro

(Frédéric Herrmann, Université de Lyon 2 a publié un numéro sur "Milton et le tyrannicide"; Ariane Bayle, Université de Dijon sur "les usages thérapeutiques du littéraire"; Jean-Claude Laborie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense sur "Vanités ou la permanence de l'éphémère"). Ces numéros sont naturellement eux aussi soumis au comité éditorial. La revue revendique son ouverture interdisciplinaire et pluridisciplinaire (en particulier vers les lettres françaises, les autres littératures européennes et la littérature générale et comparée), et nous aimerions aller plus loin dans cette direction.

La souplesse que nous offre ce mode de publication nous permet d'intercaler dans notre programmation des numéros spéciaux, y compris pour publier des éditions-traductions, qui sont naturellement des travaux qui prennent du temps, j'y reviendrai plus bas.

- Le choix de la rigueur: Nous savions que fonder une telle revue, avec deux numéros par an, était un pari. La revue a donc d'emblée été dotée d'un comité scientifique international et le comité éditorial a été conçu comme suffisamment large pour que les différents "editors" (puisque la responsabilité des numéros tourne au sein de l'équipe éditoriale) puissent être épaulés dans leurs tâches par d'autres membres, qui restent présents en appui selon leurs disponibilités, notamment pour la mise en ligne. En principe tous les editors apprennent à styler les articles et à les mettre en ligne, mais Claire Gheeraert et Tony Gheeraert sont les référents ultimes pour régler les problèmes qui peuvent apparaître à la conversion de Word à SPIP. Tous les articles, quels qu'ils soient (même ceux qu'on a pu solliciter) sont soumis à deux lecteurs en double anonyme, dont un extérieur. Les éditions-traductions sont quant à elles relues, comme les textes liminaires et les notes, et le cas échéant revues avec les auteurs. Nous acceptons les soumissions non-sollicitées, même si force est de constater que le taux de publication est relativement faible dans ce cas: le taux de refus est en effet très important, beaucoup de contributions soumises spontanément étant trop proches de la communication de colloque, ou écrites dans un anglais trop fautif. Une forme de reconnaissance pour nous a été le fait que le MLA inclue nos publications dans sa base de données (depuis quelques années maintenant) et nous sommes référencés dans le DOAJ.

Il me faudra aborder plus bas les dangers et difficultés auxquels nous sommes malgré tout confrontés.

## 2. La question des éditions-traductions et le numérique

C'est une évidence, l'avènement du numérique est en train de changer nos pratiques éditoriales, au sens cette fois d'édition de sources, et par forcément pour le meilleur. Pas seulement parce que l'édition numérique est fondée sur des outils parfois complexes qui nécessitent de maîtriser de nouvelles techniques en plus de celles de l'édition à l'ancienne, même si ceci est une réalité. Je pense notamment à la manière dont le choix d'un standard universel, pour rationaliser la chaîne éditoriale et permettre aux maisons d'édition de publier en multi-support dans tous les formats (papier, formats numériques – pdf, epub ou html...) modifie notre rapport au texte en le dématérialisant; mais aussi parce que le format numérique modifie également notre rapport au travail d'édition lui-même.

Avant de revenir aux éditions numériques publiées dans notre (nouvelle) petite bibliothèque *Etudes Epistémè*, je souhaiterais pour illustrer ce point dire quelques mots de mon expérience d'établissement de textes shakespeariens pour deux éditeurs diamétralement opposés sur cette question – le texte du cadrage de ce séminaire du LARCA invitait, me semble-t-il, les retours d'expérience de cet ordre: d'un côté la *Bibliothèque de la Pléiade* (où je suis chargée de l'établissement de pièces, seule ou en collaboration, depuis le début des années 2000, 4 volumes parus, *Tragédies*, 2002, *Histoires*, 2007, et 3 volumes des comédies, "romances" et poèmes pour bientôt...); et de l'autre Norton pour qui je viens d'éditer *Henry IV, Part 2* (pour les éditions collectives de Shakespeare version 3, destinées à être aussi accessibles au format numérique). Il y aurait beaucoup à dire sur les questions d'harmonisation éditoriale dans le cadre de très grosses équipes, mais aussi des nécessaires collaborations avec une équipe technique: dans le cas de Norton, les contraintes et règles censées nous permettre d'harmoniser nos textes étaient tellement complexes et abondantes qu'il a fallu avant de commencer le travail absorber une centaine de pages cumulées de consignes (avec de multiples notes additionnelles parfois arrivées alors que le travail était déjà en cours), et qui allaient de simples indications ortho-typographiques ou de consignes concernant la modernisation du texte, à la politique éditoriale au sens plus noble (cadrages concernant le degré d'intervention sur le texte de base), consignées auxquelles se superposait un cahier des charges assez fastidieux destiné à amener tous les contributeurs à baliser leur texte dès le stade de l'établissement en vue de la

conversion au format XML. L'idée est que la mise en page du texte puisse ensuite être automatisée.

Face à une procédure aussi "intégrée", Gallimard paraîtrait presque artisanal par rapport à Norton: chez l'éditeur français, le responsable d'édition et les correcteurs, parfois appelés "dragons" en raison de leur légendaire exigence, participent pleinement au travail en imposant aux textes fournis des relectures sévères et surtout des vérifications systématiques. Quant à l'éditeur au sens de "editor", il garde la pleine maîtrise du processus: on lui facilite la vie et le travail en mettant en page pour lui les documents fournis (au format word). Les contraintes matériels sont donc limitées pour permettre au chercheur de se concentrer sur les questions scientifiques. Avec Norton, en revanche, on touche presque les limites d'une tentative de cadrer en amont toutes les possibilités, tous les cas de figure, tous les aspects d'une édition scientifique où rien ne serait laissé au hasard. C'est évidemment aussi dans l'espoir de simplifier un gigantesque travail de relecture et d'harmonisation que les "General Textual Editors" (Gordon McMullan et Suzanne Gossett) ont imposé à leur équipe de telles contraintes en amont, mais cela n'a pas été sans danger. Car à force de multiplier les contraintes et les sollicitations pour chaque élément de texte, chaque éditeur à titre individuel court le risque de perdre de vue l'essentiel et de complexifier à outrance les procédures aux dépens des enjeux scientifiques. Peut-être aurait-il été préférable d'embaucher une équipe de metteurs en page qui auraient été chargés de convertir une mise en page simple (sous word, où l'Editor aurait pu se reposer visuellement sur une mise en page artisanale et directement assimilable et embrassable du simple regard) au format éditorial souhaité, en l'occurrence le XML. Ces professionnels auraient pu alors, eux, se concentrer uniquement sur les questions d'harmonisation de majuscules, de stylage de didascalies (pour lesquelles il a fallu assimiler rien moins que cinq styles différents – Didascalies courtes en début de vers, courtes en fin de ligne ou de vers, Entrées des personnages, Sorties, Didascalies longues et isolées). L'exemple des didascalies soulignent toutefois la difficulté qu'il y aurait à séparer les étapes du processus d'édition que je viens de décrire, car si elles étaient toutes à styler différemment selon leur statut, celui-ci pouvait lui-même être ouvert à conjectures... On voit bien le profit que peut tirer une maison d'édition comme Norton de ce protocole de travail : l'argument scientifique concernant les décisions éditoriales à prendre – seul le chercheur peut savoir ou décider si tel membre de

phrase est à disposer comme de la prose ou comme un membre de vers –, justifie que le chercheur se transforme *aussi* en metteur en page. On peut difficilement blâmer le chercheur (établissant le texte) d'éprouver certaines difficultés à se concentrer sur les questions scientifiques qui devraient être les siennes de manière primordiale sans compter le temps mis à absorber les directives, à les comprendre parfois après divers tâtonnements et de multiples interrogations et à les appliquer. J'estime avoir mis trois fois plus de temps à établir le texte avec ces contraintes que si j'avais pu me concentrer sur ce pour quoi j'ai été recrutée. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que certains "Editors", notamment de générations antérieures, aient eu du mal à manier un outil informatique complexe et il n'est pas sûr que les contraintes aient été interprétées par tous avec la même rigueur – comme dans tout travail qui comporte une part d'actions répétitives et mécaniques, on finit toujours par dévier des règles qu'on s'était fixé et par trouver insensiblement des raccourcis et des automatismes qui nous semblent à nous plus logiques. Rétrospectivement, on apprécie les procédures d'un éditeur comme Gallimard qui n'a pas (encore?) pris le virage de l'édition électronique, du moins par pour une collection comme celle de la Pléiade. Il est vrai que les publics visés ne sont pas les mêmes, et que "the Shakespeare industry" impose de se positionner sur un marché global, ce qui inclut désormais nécessairement l'internet.

On voit d'ailleurs que plusieurs grands projets éditoriaux de type patrimoniaux impliquent aussi un volet internet: les *Complete Works* de Ben Jonson chez Cambridge University Press en 7 volumes, qui donnera lieu à un site dédié courant 2013, dont je suppose qu'il sera accessible via un bouquet numérique pour les bibliothèques, car les particuliers ne sont pas le lectorat visé par ce type de projets. A cet égard, il faut saluer le projet "Richard Brome Online" qui est unique en ce qu'il est une édition accessible librement et qui n'existe qu'en ligne (<http://www.hrionline.ac.uk/brome/home.jsp>). Ce projet a été financé intégralement par le *Arts and Humanities Research Council* (UK), en ce sens il est "public", par contraste avec les grands éditeurs privés que sont Cambridge et Norton. Ce projet, mené à terme avant les nouvelles dispositions autour de l'Open Access, témoignait d'un bel esprit d'innovation.

Comme on le voit, l'avènement du numérique est progressivement en train de modifier en profondeur les pratiques, y compris pour les éditions papier puisqu'il impose, pour les maisons d'édition les plus en pointe, le choix d'un seul

standard, permettant de publier ensuite dans tous les formats. Il s'agit plus que de simples changements d'habitude, il me semble, pour les chercheurs qui collaborent à ces entreprises, mais une transformation de leur métier : on ne leur permettra plus de ne pas maîtriser totalement l'outil informatique, et on attendra de plus en plus d'eux qu'ils participent au stylage et au balisage de leurs propres textes. On peut voir dans tout ceci une étape supplémentaire dans la relative perte de contrôle par l'éditeur (au sens de "Editor") sur les processus éditoriaux (mais certains diraient sans doute l'inverse!), dans un contexte où les contraintes matérielles peuvent paraître excessives. C'est aussi, quoi qu'il en soit, du temps pris à la recherche. L'"Editor" n'avait déjà pas une totale liberté sur les conventions de présentation de son texte et sur les choix de mise en page à proprement parler selon les éditeurs. Ces conventions pouvaient même aller à l'encontre de certains choix scientifiques. On peut mentionner pour exemple le cas des noms de personnages, qui, chez Shakespeare, témoignent de la manière dont les personnages sont avant tout des fonctions dans une économie dramatique. Un exemple classique serait la manière de désigner la mère de Juliette qui, selon les points de vue, est tantôt "Mother", "Wife" ou "Lady Capulet". Or si l'on voulait rendre compte de la nature archaïque du texte à éditer en transcrivant ces différents noms pour un même personnage, on serait confronté à une impossibilité, puisque Gallimard comme Norton comme Gallimard imposent, pour des raisons évidentes par ailleurs de lisibilité pour un public moderne peu familier de ce genre de pratiques, une uniformisation des noms de personnages. Avec le stylage XML, on ajoute à ces contraintes de lisibilité et de mise en page toute une autre série de contraintes.

### **3. Le cas des éditions-traductions en France et la petite bibliothèque Epistémè**

C'est en particulier la volonté de conserver la maîtrise de l'ensemble du processus éditorial sans se laisser déposséder par un outil ou une chaîne éditoriale qui nous a confirmés dans notre choix de maintenir une activité éditoriale au sein de la revue *etudes-episteme.org* pour éditer et traduire des pièces de théâtre de la période 1580-1680. Comme Tony Gheeraert l'a montré, nous plaçons pour que puissent vivre et s'épanouir des éditions qu'on peut qualifier d'artisanales au sens où elles sont de qualité et qu'elles existent à une échelle modeste, mais cependant bien visibles sur la toile, hors des distributeurs institutionnels. De toute manière, les

choix de plateformes institutionnelles ne sont pas légion pour la publication d'éditions-traductions du corpus ancien du XVII<sup>e</sup> siècle en France. Nous ne sommes pas de ce fait dans la même logique patrimoniale que les anglophones d'avoir à publier un corpus exhaustif et "authoritative" de classiques anglais pour les trente ou quarante prochaines années (voire plus) – mis à part peut-être pour ce qui est de l'édition des œuvres complètes de Shakespeare dans la Pléiade, où c'est un objectif revendiqué. En France, seules La Pléiade, donc, mais pur les éditions bilingues séparées Les Belles Lettres et depuis peu Garnier, occupent ce créneau finalement assez peu rentable. Les éditions Allia publient occasionnellement des traductions de textes relativement brefs, et rappelons que La Pléiade encore a publié récemment une anthologie en deux volumes de pièces du répertoire "élysabéthain" (*Le Théâtre élysabéthain*, sous la direction de L. Cottagnies, F. Laroque et J.-M. Maguin, 2009). Le public potentiel de ce genre de texte est forcément restreint et ce facteur contraint aussi l'offre: la Pléiade offre un corpus d'une vingtaine de pièces jugées représentatives et certaines étaient déjà un peu connues du public français: Marlowe, Ben Jonson, John Ford... Les autres éditeurs, mis à part Les Belles Lettres qui bénéficie d'un catalogue important d'éditions-traductions anciennes dont beaucoup pourraient être révisées et mises à jour, n'ont pas de politique d'exploration systématique d'un répertoire. Or le corpus des pièces de la période concerne mille cinq cents pièces environ, il reste donc de nombreuses lacunes et des œuvres qui mériteraient d'être connues, pour que, pourquoi pas?, le monde du théâtre vivant puisse en prendre connaissance et s'en saisir – dans les années 1920, Antonin Artaud n'avait-il pas été frappé par la puissance de ce théâtre?

Les premières éditions de la nouvelle Bibliothèque *Epistémè* ont été publiées à titre un peu expérimental, mais elles ont leur raison d'être dans le contexte français pauvre en débouchés pour ce type de travaux, et elle est destinée à être enrichie. Dès l'origine, nous avons mis en place les procédures de contrôle d'usage afin que soit bien centrale au travail publié l'exigence éditoriale. Trois éditions ont été publiées. Antoine Ertlé nous a ainsi livré deux éditions-traductions de pièces de Thomas Middleton, en 2004 et 2007. La première est celle de *Game at Chess*, pièce très importante politique pour la période, qui fit l'objet d'un scandale en son temps, et portant sur les relations entre l'Angleterre et l'Espagne. Elle valut une condamnation à son auteur. Cette pièce n'avait jamais été traduite et cette édition



comblait une véritable lacune à cet égard. C'est d'ailleurs un numéro qui a été beaucoup consulté depuis sa parution. En 2007 est parue l'édition-traduction de *The Old Law*, écrite en collaboration avec William Rowley and Philip Massinger. Ces éditions sont parues avant l'édition collective des œuvres de Middleton chez Oxford, qui a poussé entretemps François Laroque à inscrire l'édition-traduction de certaines pièces de Middleton dans le projet de l'EA 4398 à Paris 3. Au cours du quinquennal passé, deux éditions-traductions supplémentaires de Middleton sont issues de cette dernière initiative (une édition-traduction de *A Mad World, My Masters*, de Chantal Schütz et une édition de *The Witch* à paraître chez Garnier). En un sens, il y a ici continuité entre l'édition électronique et l'édition papier. En 2005, est aussi parue une édition d'une pièce du répertoire français *Marie Stuard, reine d'Ecosse* de Charles Regnault, (1641) (Edition, introduction et notes par Anne Teulade). Ce texte paraissait alors dans le contexte des travaux que nous menions sur les échanges entre la France et l'Angleterre, notamment autour de la représentation des histoires nationales des uns chez les autres. Les projets en cours de finalisation sont respectivement une édition – traduction de *The Jovial Crew* Richard Brome, une pièce de 1640 fascinante notamment parce que c'est l'une des toutes dernières à être représentée avant que n'éclate la guerre civile (en préparation depuis 3 ans, texte édité par Athina Estathiou Lavabre et traduit par Paule Déhoulière; et une édition-traduction d'une pièce de théâtre de Margaret Cavendish, *The Convent of Pleasure* qui me semble susceptible d'intéresser le public français et dont il n'existe pas de "bonne" édition disponible même au format papier (publication prévue pour 2014).

Pour les conventions éditoriales, il nous est apparu impératif, puisque les textes eux-mêmes sont devenus si faciles d'accès en facsimilé ou même en version digitalisée grâce à *Early English Books Online*, de veiller à la rigueur du travail éditorial : nos textes ne sont donc pas des facsimilés et nous entendons fournir des éditions fiables et établies selon les règles de l'art (ceci contrairement à de nombreux textes disponibles sur internet et qui ont été reproduits parfois sans aucune conscience des enjeux de l'édition scientifique), mais assorties d'une traduction pour un public contemporain – ni archaïsante, ni trop moderne afin qu'elle ne vieillisse pas trop vite. Les éditions *EE* obéissent à cet égard à une chartre adaptée à chaque cas particulier mais néanmoins bien présente. Les textes sont

re lus par le comité éditorial – deux personnes différentes, choisies pour leur compétence dans le domaine – et les textes sont parfois révisés avec les auteurs. Ils sont assortis de notes et précédés d'une introduction elle-même suivie d'une bibliographie critique. Une note éditoriale accompagne l'ensemble, pour préciser les principes qui ont guidé les choix des "Editors" en termes de choix du texte de base et des procédures de modernisation (telles par exemple qu'elles ont été fixées par Stanley Wells dans l'ouvrage *Modernizing Shakespeare*).

Nous sommes cependant confrontés à certaines difficultés: la première consiste à trouver des textes fiables à publier, car, on le sait, ce n'est pas en France un format de thèse très répandu, ni toujours accepté par la communauté universitaire comme aussi valide qu'un autre type de travail universitaire. Pour les collègues déjà plus aguerris, ces éditions, qui sont un véritable travail scientifique, prennent du temps, un temps qui sera forcément pris sur une autre réalisation, qui serait peut-être considérée comme plus "rentable" dans l'univers impitoyable de l'AERES. A tort, nombreux sont ceux qui continuent à penser qu'une bonne édition-traduction de texte ne "vaut" pas un ouvrage original. En outre, les publications électroniques semblent ne pas toujours être considérées comme équivalentes des publications papier, bien que les choses soient très progressivement en train de changer. La politique d'ouverture actuelle des éditions Garnier, dont nous nous réjouissons pas ailleurs, a aussi très certainement écarté de la série des manuscrits potentiels. Enfin, les limites de notre première interface, où les textes ne pouvaient figurer qu'en pdf, ont aussi certainement découragé les premiers utilisateurs (et contributeurs potentiels). Une évolution vers une interface simple permettant néanmoins d'avoir les textes anglais et français en parallèle est en phase test. Nous espérons pouvoir fédérer les collègues désireux de publier des pièces du répertoire ancien et entendons communiquer largement sur ces possibilités de publication, à l'occasion de la parution de la prochaine livraison.

Pour que la revue puisse évoluer de manière plus ambitieuse et que cette Bibliothèque puisse aussi se développer sans entrave, il nous faudra sans doute à terme dissocier la revue complètement de sa proximité avec le groupe Epistémè, en continuant de diversifier les "Editors" et en développant son ouverture internationale. Ce dernier aspect, complexe, pourrait bénéficier de l'incitation à publier en Open Access dans le contexte britannique, et il passe par une publication plus systématique encore de textes en anglais, comme pour le numéro 21 qui était

totallement en anglais. Car le danger principal qui guette *etudes-episteme.org* à ce stade est l'épuisement du comité éditorial et des responsables : il est impératif que ces derniers puissent passer la main sans que la revue en soit affectée et que les fonctions puissent tourner de manière harmonieuse et efficace. L'absence d'un personnel technique dédié, qui ne semblait pas être un besoin vital pour cette revue grâce à la simplicité d'utilisation de SPIP, pose désormais un problème, en raison des activités multiples des membres du comité de rédaction.

**Conclusion: L'avenir – la nécessaire modernisation du site et de l'interface. (Tony Gheeraert)**